



E' L O G E

DE M. DE LA PEYRONNIE.

FRANÇOIS DE LA PEYRONNIE naquit à Montpellier le 15 Janvier 1678, de Raymond de la Peyronnie, Chirurgien distingué par une grande habileté & par une probité universellement reconnue, & d'Elisabeth Subreville. Il fit ses études au collège des Jésuites de la même ville, & les fit avec un éclat surprenant : on eût dit que dans un âge si tendre, il avoit un pressentiment des honneurs & de la gloire qui l'attendoient au bout de la carrière dans laquelle il commençoit à courir.

Après avoir fini ses humanités & soutenu avec applaudissement ses thèses de Philosophie, le jeune la Peyronnie songea à prendre une occupation qui pût rendre ses talens utiles à lui-même & à ses concitoyens : ses parens souhaitoient fort qu'il embrassât la profession de Médecin, mais l'inclination du jeune homme en avoit décidé autrement ; ils firent agir en vain les personnes en qui il avoit le plus de confiance ; tous, M. Chirac lui-même, lié dès-lors avec lui de la plus tendre amitié, furent pénétrés de la force de ses raisons, & conseillèrent au père & à la mère de lui laisser la liberté de suivre son goût : ce goût cependant qui le faisoit résister à toute la famille, n'étoit chez lui qu'une envie sincère d'être utile, & une espèce de certitude intérieure de l'être plus dans l'état de Chirurgien que dans celui de Médecin.

Ce que nous venons de dire feroit presque croire qu'il avoit alors atteint l'âge de maturité, il n'avoit cependant pas encore quinze ans, & même pour employer utilement le temps qui lui restoit jusqu'à l'âge auquel il pouvoit être reçu Chirurgien, on jugea à propos de lui faire faire un second cours de Physique, mais d'une physique tout-à-fait

appropriée à la Chirurgie, & dépouillée de tout ce qui pouvoit y être étranger.

Il s'y livra avec ardeur, & pour lui rendre cette étude plus utile, son père engagea M. Nissole son ami & son confrère, à permettre au jeune la Peyronnie d'assister aux démonstrations publiques & particulières d'anatomie qu'il faisoit alors à Montpellier, & ce ne fut qu'après qu'il eût acquis un grand fonds de toutes ces connoissances, qu'il le jugea en état d'aspirer à la Chirurgie; il lui fit suivre M^{rs} Germain & Barancy, deux des plus habiles Chirurgiens de Montpellier, dont le premier étoit Chirurgien en chef de l'Hôtel-dieu de cette ville. Leur élève non content d'assister aux leçons particulières qu'ils lui faisoient, & de les accompagner chez les malades aux opérations, aux pansemens & à l'administration des remèdes, suivoit encore les leçons des plus habiles Professeurs en médecine; rien n'étoit étranger pour lui, dès qu'il avoit le moindre rapport à une étude dont il sembloit faire ses délices plutôt que son occupation.

Enfin, en 1695 son père déjà vieux & accablé d'infirmités, voulut avoir la consolation de le présenter à la Compagnie des Chirurgiens de Montpellier, & demanda pour lui la dispense d'âge, qu'il obtint sans difficulté; par rapport aux Lettres & à la Chirurgie il avoit sûrement vécu davantage que bien d'autres plus âgés que lui, aussi il se fit admirer dans tous les examens, & fut reçu avec applaudissement, âgé à peine de 18 ans.

Aussi-tôt après sa réception, M. Chirac & son père résolurent de l'envoyer faire de nouveaux cours à Paris, il eut le bonheur d'être reçu pensionnaire chez M. Maréchal, alors Chirurgien en chef de la Charité, depuis premier Chirurgien du Roi, & le bonheur encore plus grand de mériter son amitié; ce fut sous un aussi grand maître qu'il se livra avec ardeur à toutes les sciences qui pouvoient avoir rapport à la Chirurgie, & sur-tout à l'Anatomie qu'il en regardoit comme la base: il poussa même, à l'exemple du fameux Borelli, ses études jusqu'aux mathématiques, persuadé

que dans le corps humain, plus que dans tout le reste de la Nature, tout est réglé avec nombre, poids & mesure.

De retour à Montpellier, il fit dresser chez lui un amphithéâtre, où il commença à donner des leçons d'Anatomie & de Chirurgie; il eut bien-tôt pour auditeurs presque tous les étudiants de cette fameuse Université, qui sortoient de ses leçons pénétrés d'admiration, & se félicitans d'avoir trouvé un si habile maître.

Ce qu'il avoit fait chez lui, il le recommença peu après en public aux écoles de Médecine, il y fit les démonstrations anatomiques avec un applaudissement universel, il reprit en même temps ses études de Médecine, suivit les meilleurs maîtres en ce genre, & pratiqua même avec succès sous leurs yeux: on eût dit qu'il vouloit faire voir qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'être Médecin, & grand Médecin, & que c'étoit par goût & par inclination qu'il s'étoit déterminé pour la Chirurgie.

La réputation qu'il s'étoit acquise ne fut pas long-temps un honneur stérile & infructueux; la place de Chirurgien en chef de l'Hôtel-dieu de Montpellier étant venue à vaquer, elle lui fut donnée, & quelque temps après il fut nommé Chirurgien-major & Inspecteur des hôpitaux de l'armée, à la tête de laquelle M. le Maréchal de Villars alloit remettre sous l'obéissance du Roi les rebelles des Sévennes & du Vivarais.

Le bruit de ses talens & de son habileté se répandit bientôt hors du royaume, on voyoit Montpellier se remplir, comme une autre Epidauré, de malades de toutes les nations, qui venoient avec confiance demander à ce nouvel Esculape, des secours qu'ils n'avoient pû rencontrer chez eux; il s'y trouva entr'autres un officier du Pape, qui par le récit qu'il fit à son maître de sa maladie, & de la manière dont il avoit été guéri, lui donna une telle idée du mérite de M. de la Peyronnie, que ce souverain Pontife le fit Chevalier de l'Ordre de l'Éperon, & en accompagna les Lettres d'une médaille d'or.

Le feu Roi ayant fait en 1706 l'établissement de la Société Royale des Sciences de Montpellier, M. de la Peyronnie y eut une place d'Anatomiste, & justifia ce choix par plusieurs excellens Mémoires qu'il y lut.

Un homme d'un mérite aussi marqué, ne pouvoit demeurer long-temps au fond d'une province, sans que la Cour & la capitale réclamassent les droits qu'elles avoient sur lui, & c'est aussi ce qui lui arriva quelques années après.

M. le Duc de Chaulnes, depuis Maréchal de France, ayant été attaqué de la fistule, M. Chirac fut consulté sur cette maladie; plusieurs habiles Chirurgiens avoient inutilement tenté de la guérir: le savant Médecin crut avoir une ressource assurée dans les talens de M. de la Peyronnie, il osa conseiller de l'appeler, & son attente ne fut point trompée; il vint à Paris au mois de Mai 1714, vit M. le Duc de Chaulnes & le guérit: plusieurs autres malades mirent à profit le temps de son séjour, & se hâtèrent de le consulter; presque tous eurent lieu de se savoir gré de lui avoir accordé leur confiance.

Tant de succès portèrent le nom de M. de la Peyronnie jusqu'au trône; le feu Roi, toujours attentif à favoriser le mérite, ordonna à M. le Duc de Chaulnes & à M. Chirac de l'engager à venir s'établir à Paris: cet ordre fut ponctuellement exécuté, il se présenta à la compagnie des Chirurgiens de Paris, & y fut agrégé en 1715; presque aussi-tôt après il enseigna l'Anatomie à S.^t Côme, & fut nommé Démonstrateur de la même Science au Jardin du Roi, il se fit également admirer dans les deux amphithéâtres.

M. le Duc de Chaulnes qui ne négligeoit rien pour donner à M. de la Peyronnie des marques de sa reconnoissance, joignit à la charge de Chirurgien de la Prevôté de l'Hôtel, qu'il lui avoit déjà achetée, la place de Chirurgien-major des Chevaux-légers de la garde du Roi, qu'il lui fit avoir; on y ajoûta celle de Chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité: toutes ces places étoient autant de dédommagemens du sacrifice qu'il avoit fait en quittant la fortune dont il

jouissoit à Montpellier ; mais il n'en avoit pas besoin, il suffisoit pour lui d'être connu pour être employé, & sa réputation lui eut bien-tôt fait à Paris un établissement plus brillant & plus solide que celui qu'il avoit quitté.

Une situation si florissante ne laissoit plus à M. de la Peyronnie qu'un seul pas à faire pour arriver au dernier degré d'honneur auquel il pouvoit prétendre ; devenu déjà d'un consentement unanime un des premiers Chirurgiens de l'Europe, il ne lui manquoit plus que de se voir confirmer ce titre par la confiance de son maître : cet honneur lui fut accordé, & en 1717 il fut nommé premier Chirurgien du Roi en survivance.

Pierre le Grand, Czar de Moscovie, le consulta deux fois pendant le séjour qu'il fit à Paris : ce seul trait suffiroit presque pour faire l'éloge de M. de la Peyronnie, on sait combien ce grand Prince étoit connoisseur en mérite, & que le mérite seul avoit droit de disposer de sa confiance ; lorsque le Czar fut prêt à quitter le royaume, M. Osterman son premier Ministre & son Chancelier étant tombé malade, M. de la Peyronnie à qui il eut recours, le mit promptement en état d'aller rejoindre son maître, & l'un & l'autre portèrent au fond de la Russie la réputation de celui qui leur avoit rendu la santé.

Indépendamment de la grande capacité de M. de la Peyronnie, une autre raison pouvoit encore engager bien des malades à recourir à lui : il étoit très-réservé à employer les opérations, & ne se déterminoit à les mettre en usage que quand il ne voyoit aucun moyen de les éviter ; méthode qui épargne souvent au malade de cruelles douleurs, mais qui ne peut être mise en pratique que par un homme consommé dans la Chirurgie, & qui sache ne pas se laisser prévenir par le mal, dont les progrès pourroient souvent rendre les secours de l'Art inutiles, & la maladie mortelle.

Il auroit manqué quelque chose à la gloire de M. de la Peyronnie, s'il ne s'étoit pas trouvé lui-même dans le cas d'avoir besoin de ces secours qu'il accordoit aux autres avec

tant de succès. Il se blessa au petit doigt en faisant une opération; la blessure eut les suites les plus fâcheuses, on lui proposa même l'amputation du doigt comme absolument nécessaire; il osa entreprendre de se le conserver, & en vint à bout : mais pendant le cours de cette maladie, il en survint une autre plus dangereuse, ce fut un dépôt considérable à la jambe. Les accidens devinrent si pressans, que ses amis, c'est-à-dire, ce qu'il y avoit de plus illustre en Médecine & en Chirurgie, qui avoient volé à son secours, furent unanimement d'avis de lui couper la jambe. La consultation se faisoit autour de son lit, il recueilloit les avis des consultans & donnoit le sien aussi tranquillement que s'il n'y eût pas été intéressé. Quoiqu'il crût pouvoir encore différer l'opération, on lui représenta si vivement la nécessité dont elle paroissoit, qu'il s'y résolut & la fixa au lendemain matin : il employa la nuit à mettre ordre à ses affaires, & à faire ranger sur son lit les instrumens & l'appareil nécessaires; tristes & terribles préparatifs, dont on épargne ordinairement la vûe aux malades, & qu'un philosophe même est louable d'envisager sans frémir. L'intrépidité de M. de la Peyronnie ne se démentit pas un seul instant, il attendit l'heure de l'opération sans en paroître seulement ému; mais voyant, à la levée de l'appareil, que le mal n'avoit pas augmenté, il proposa de nouvelles incisions, prit lui-même le bistouri & fit la première, laissant les autres à faire à M. le Dran qui ne l'avoit pas abandonné pendant toute sa maladie. Il n'étoit pourtant rien moins qu'assuré de guérir, ni même d'éviter l'opération : la seule crainte de rester inutile l'engagea à se livrer à de cruelles douleurs & à risquer sa vie : il sembloit qu'il lui fût moins important de vivre que de servir.

A peine étoit-il remis de cette grande maladie, que le Roi ne voulant plus qu'il s'éloignât de sa personne, lui donna un appartement aux Tuileries; & en 1721, ce Prince étant tombé malade voulut absolument qu'il le saignât, quoiqu'il ne fût encore son premier Chirurgien qu'en survivance, & que M. Maréchal fût vivant.

Dans le cours de cette même année le Roi, content des services & du zèle de M. de la Peyronnie lui accorda des Lettres de noblesse, récompensé vraiment royale, & que l'esprit philosophique de cette Compagnie nous permet de dire bien dûe à celui qui avoit sauvé la vie à tant de citoyens, s'il est vrai qu'il ne soit pas moins utile à l'État, & par conséquent moins glorieux d'en conserver les défenseurs ou les membres, que d'en détruire les ennemis.

Le Roi s'étant rendu à Reims en 1722 pour la cérémonie de son sacre, M. de la Peyronnie l'y suivit; pendant le séjour que la Cour y fit, S. A. S. Madame la duchesse de Lorraine qui étoit venue avec toute sa famille pour assister au sacre, le consulta sur une maladie dont étoit affligé M. le duc de Lorraine père de l'Empereur actuellement regnant : elle auroit bien souhaité que M. de la Peyronnie eût pu se transporter sur le champ auprès du Prince; mais son devoir le retenoit, il fallut attendre que le Roi fût de retour à Paris; il eut ordre alors de se rendre à Luneville, prépara le malade, lui fit l'opération de la fistule; car ç'en étoit une, & ne le quitta point qu'il ne l'eût remis en parfaite santé.

La reconnoissance du duc de Lorraine pour son libérateur fut sans bornes, il le renvoya chargé de riches présens, & avec une pension considérable. La ville de Nancy de son côté, fut si sensible au rétablissement de la santé de son Prince, que pour en marquer sa reconnoissance à M. de la Peyronnie, elle fit battre une bourse de cent jetons d'or, aux armes de la Ville d'un côté, & aux siennes de l'autre, il refusa constamment de l'accepter, & prit seulement, pour ne pas déobliger des sujets si zélés, une pareille bourse de jetons d'argent à la même marque : événement mémorable, & qui fait à la fois l'éloge du Souverain, du peuple, & de M. de la Peyronnie.

Les changemens arrivés dans les finances, & sur-tout dans les rentes sur la Ville, avoient presque anéanti les fonds que plusieurs Chirugiens zélés avoient laissés en mourant, pour l'entretien de l'école de Chirurgie de Saint Côme : M. de la
Peyronnie

Peyronnie pénétré de douleur de voir un établissement si nécessaire prêt à tomber, s'unit à M. Maréchal pour représenter au Roi la nécessité d'y pourvoir; le fruit de leur représentation fut l'institution des Démonstrateurs royaux, dont le Roi assigna l'honoraire sur son domaine.

Une longue & cruelle maladie vint interrompre le cours de ses travaux; ce fut une colique hépatique, qui pendant plus de quatre années fit plusieurs fois craindre pour sa vie. Le Roi voulut, pendant tous les accès, être informé jour par jour de son état; & quand il fut assez fort pour aller prendre l'air à sa campagne, ce Prince qui connoissoit son zèle, pensa qu'il pourroit lui occasionner une rechûte en le rappelant trop tôt à ses fonctions. Il lui fit ordonner par feu M. le cardinal de Fleury, de prendre tout le temps nécessaire pour se remettre avant que de revenir à la Cour, & joignit à toutes ses autres bontés une charge de Maître d'hôtel de la Reine, dont il lui fit présent, & que M. de la Peyronnie a exercée jusqu'à sa mort.

Le temps des maladies chroniques est ordinairement pour les gens accoutumés à penser, le temps des réflexions; pendant le cours de celle-ci, M. de la Peyronnie mit la dernière main à un projet qu'il méditoit depuis long temps, mais dont il ne jugea cependant à propos de proposer encore qu'une partie.

Cette partie fut l'établissement de l'Académie de Chirurgie, qu'il fit agréer au Roi en 1731. Il voyoit avec chagrin une infinité de faits & d'observations curieuses & utiles s'enfvelir dans l'oubli, ou souvent n'être présentés que d'une manière plus propre à égarer des Chirurgiens médiocrement instruits, qu'à les conduire. Il falloit donc établir une Compagnie composée d'hommes éclairés, capables de recueillir ces observations, de les conserver, de les examiner, & enfin de les donner au public avec un tel ordre & de tels éclaircissements, qu'elles pussent produire toute l'utilité dont elles étoient capables; car ce n'est pas assez de connoître & d'exposer des vérités, il faut encore, si on veut ne rien perdre

de leur prix, les présenter dans leur ordre naturel & véritable : tel est le plan de l'Académie de Chirurgie ; & les ouvrages que cette Compagnie a déjà donnés au public , l'ont mis en état de juger de la manière dont elle remplit son objet.

Cette même année, le nombre de nos Associés-libres ayant été augmenté jusqu'à six, M. de la Peyronnie fut nommé à une des deux nouvelles places. S'il appartenoit à la Chirurgie comme grand Chirurgien , l'Académie des Sciences avoit droit de le revendiquer comme Anatomiste & comme Physicien.

Malgré les occupations de M. de la Peyronnie, & quoique la place d'Associé-libre qu'il occupoit , ne l'assujétit à aucun travail académique, il voulut justifier le choix de l'Académie par plusieurs Mémoires qu'il a lus dans nos assemblées : telle est, par exemple, la Description anatomique de l'animal qui porte le musc, qu'il donna en 1731 : l'organe destiné à filtrer ce parfum, est décrit dans son Mémoire avec toute l'exactitude possible ; un sac particulier à cet animal, reçoit la pommade odorante par les canaux excrétoires de deux grosses glandes placées des deux côtés de ce sac, & soutenues chacune d'un muscle destiné à les comprimer ; ces glandes sont composées d'une quantité considérable de petits sacs, qui sont eux-mêmes remplis d'autres organes plus déliés : quoique tout cet appareil eût bien par lui-même de quoi piquer la curiosité d'un Physicien, le subtil Anatomiste étoit encore animé par un autre motif, il espéroit que l'anatomie de cet organe lui découvreroit la manière dont se fait la sécrétion des liqueurs dans les glandes ; mais malgré tous ses soins & son habileté, il n'y trouva rien qui lui pût donner aucune lumière sur cet article. Il est dans la Physique une infinité de choses dans lesquelles il semble que l'Auteur de la Nature ne nous laisse que la sagesse de ses vûes à admirer, sans nous permettre de pénétrer la manière dont il a voulu les remplir.

Le Mémoire qu'il donna en 1741, sur le siège de l'ame, n'est pas moins curieux : on fait quelle a été sur ce point la variété des opinions philosophiques. M. de la Peyronnie fait

voir que toutes les parties du cerveau auxquelles on attribuoit cette propriété, ont pû être & ont été réellement détruites, sans que les fonctions de l'ame aient été altérées, mais qu'il y en a une nommée *le corps calleux*, qui n'est jamais affectée, même légèrement, sans qu'elles soient suspendues; aussi penche-t-il à la regarder comme le *sensorium* de l'ame: ce qu'il y a de certain, c'est qu'il détruit par des faits incontestables toutes les opinions qu'il combat; & c'est beaucoup en matière de Physique, que d'être averti qu'une route dans laquelle on pourroit s'engager, ne mène à rien.

Nous joindrons à ces pièces une observation chirurgicale aussi intéressante, qu'il communiqua en 1723 à M. Morand, pour en faire part à l'Académie, mais en exigeant de lui de n'être pas nommé: dans la suite du pansément d'une hernie, il avoit été obligé d'emporter une partie considérable du canal intestinal: pour prévenir l'épanchement des matières dans le ventre, on a coutume d'affujétir le bout coupé de l'intestin au bord de la plaie extérieure, pour faire, par ce moyen, une espèce d'anus artificiel; mais M. de la Peyronnie imagina de froncer les portions du mésentère qui, rapprochées par un point d'aiguille, pussent mettre les deux ouvertures de l'intestin en état de se rejoindre; la Nature profitant de cette manœuvre fit plus qu'il n'attendoit, & la continuité du canal intestinal se rétablit: cette observation valut quelque temps après à l'Académie un Mémoire de M. Morand sur la même matière, dans lequel il explique en Physicien & en Anatomiste, la manière dont se fait cette réunion, & les accidens qu'elle laisse à redouter.

Le roi de Pologne duc de Lorraine étant tombé malade à Dantzick, eut recours à M. de la Peyronnie; mais ce Prince respectant le devoir & l'attachement qui le retenoient auprès de la personne du Roi, n'osa lui proposer de venir lui-même, & se contenta de lui demander un Chirurgien de son choix: M. de la Peyronnie confia ses vûes à M. Houstet son confrère, son compatriote, son ami, & bien digne de sa confiance; celui-ci partit aussi-tôt pour Dantzick, & guérit le

roi de Pologne. Il sembloit que la Nature, ordinairement si rétive & si intraitable, n'eût osé s'écarter de ce qu'avoit prononcé M. de la Peyronnie.

La mort de M. Maréchal le mit peu de temps après en possession de l'importante place de premier Chirurgien du Roi, dont il n'avoit eu jusqu'alors que la survivance; & ce Prince, pour lui marquer combien il étoit content de ses services, lui donna l'année suivante une pension de dix mille livres.

M. le Dauphin ayant été attaqué en 1738 d'un dépôt considérable à la mâchoire inférieure, il fut appelé aux consultations avec les Médecins consultants & les autres Médecins de quartier; car le Roi, qui connoissoit tous ses talens, lui avoit donné depuis long temps une de ces charges: quoique cette consultation le mît à couvert de tout événement, il demanda que Mrs Petit & Boudou fussent aussi appelés, aimant mieux partager avec deux illustres confrères la gloire d'un succès qu'il pouvoit ne devoir qu'à lui seul, que d'avoir à se reprocher qu'il eût manqué à quelque chose pour la conservation d'une tête si précieuse. Le Roi lui en marqua sa satisfaction, par une charge de Gentilhomme ordinaire de sa Chambre qu'il lui donna, & que M. de la Peyronnie exerça pendant plusieurs années.

Il tomba malade en 1742 d'une fièvre maligne; au fort de cette maladie, & pendant même l'espèce d'obscurcissement qu'elle cause presque toujours à la raison, il ne cessa d'être occupé des projets qu'il méditoit pour l'avancement de la Chirurgie: il n'avoit besoin ni d'effort, ni de réflexion pour aimer le bien public & celui de sa profession; ces mouvemens étoient, par une longue habitude, devenus chez lui naturels, & comme une espèce d'instinct. Cette même année fut encore marquée par une nouvelle faveur du Roi, par une place de Médecin consultant, qu'il a exercée jusqu'à sa mort.

Enfin, en 1743 M. de la Peyronnie eut la satisfaction de présenter au Roi le premier volume de l'Académie de

Chirurgie, présent digne du Monarque, & de celui qui le lui faisoit ; & il se servit de cette occasion pour exécuter dans son entier le projet qu'il avoit formé depuis si long temps pour le bien & l'honneur de la Chirurgie.

Il avoit senti combien l'espèce d'avilissement dans lequel étoit tombé un art si nécessaire aux hommes, apportoit d'obstacle à son progrès, & il étoit persuadé que pour le porter à sa perfection, il ne falloit en confier l'exercice qu'à des hommes en état de profiter de ce que les anciens nous en ont transmis dans leurs livres, capables par une profonde étude de l'Anatomie, de la Physique, & de l'économie animale, de prévoir les suites des maladies chirurgicales, d'en discerner exactement les symptômes, d'en porter un pronostic juste, d'administrer les remèdes convenables pour les combattre & pour assurer le succès des opérations ; en un mot, il ne jugeoit la main du Chirurgien sûre, qu'autant qu'elle étoit conduite par le savoir. Tels étoient les motifs qui l'engagèrent à solliciter la Déclaration de 1743. L'impartialité attachée au personnage d'Historien, & le respect que nous devons au Tribunal suprême qui s'est réservé la connoissance des contestations que ce projet a fait naître, ne nous permettent pas de décider si les inconvéniens qu'a cru y remarquer un Corps digne de l'estime du public, doivent l'emporter sur les avantages qu'y trouvoit M. de la Peyronnie : mais, quel qu'en soit le succès, son zèle pour le bien de l'humanité, ce zèle si pur & si détaché de tout intérêt, sera toujours à couvert de la censure, & ne peut que mériter des éloges. Quand cette idée ne seroit qu'un songe, au moins faudroit-il avouer que c'est le songe d'un grand homme & d'un bon citoyen. L'Académie de l'Institut de Bologne se hâta d'acquiescer un pareil Sujet, & lui donna place, cette même année, parmi ses Associés.

Le Roi ayant résolu, l'année suivante, de prendre lui-même le commandement de ses armées, son premier Chirurgien l'y suivit. Les événemens glorieux des campagnes de Sa Majesté lui donnèrent plus d'une fois lieu de faire éclater

son zèle & ses talens : il fit lui même les opérations les plus délicates & les plus considérables, & veilla avec tant de soin à maintenir la discipline & le bon ordre dans les hôpitaux militaires, qu'il sauva, proportions gardées, un bien plus grand nombre de malades & de bleslés qu'on n'avoit fait dans les campagnes précédentes.

Malgré l'âge de M. de la Peyronnie qui commençoit à s'avancer, il ne se déroboit à aucune de ses fonctions; son zèle & son activité lui tenoient lieu de forces; mais ces secours qu'il ne tiroit que de son cœur & de son esprit, n'empêchèrent pas son corps de succomber : il tomba malade, le 20 Février dernier, d'une fièvre que lui-même jugea mortelle dès les premiers jours; il ne pensa plus qu'à user du temps qui lui restoit, en chrétien, en philosophe & en citoyen : soixante-quatre jours de douleurs & de maladie n'ébranlèrent pas un seul instant sa constance, & ne purent même altérer sa tranquillité : le chagrin seul auquel il voyoit ses amis en proie, le toucha quelquefois jusqu'à lui faire répandre des larmes, tribut précieux qu'il refusoit à la crainte & qu'il payoit volontiers à l'amitié. Enfin ayant mis ordre avec une fermeté vraiment philosophique à toutes ses affaires temporelles & spirituelles, il mourut, le 24 Avril, âgé de soixante-neuf ans & trois mois.

Après tout ce que nous avons dit jusqu'ici de M. de la Peyronnie, on ne sera pas surpris d'apprendre de quelle manière il a disposé de la fortune dont il jouissoit, fortune immense, quoique acquise par les voies les plus droites & les plus légitimes. Sa famille & ses amis ne sont point oubliés dans son testament; mais il ne leur laisse presque que l'usufruit d'une partie de ses biens : le reste & la propriété du tout sont partagés en trois parts, desquelles il lègue deux à la Compagnie des Chirurgiens de Paris, & l'autre à celle des Chirurgiens de Montpellier, & il spécifie lui-même l'usage qu'il souhaite en être fait. Des honoraires pour les principaux Officiers de l'Académie de Chirurgie ou de la Compagnie des Chirurgiens, cinq Adjoints aux cinq Démonstrateurs royaux, un Cours

public sur les accouchemens, l'entretien d'une bibliothèque, la fondation d'une Médaille d'or pour le prix, des Jetons pour récompenser l'assiduité aux assemblées de l'Académie, sont ce qui regarde principalement la Chirurgie de Paris. Pour Montpellier, il ordonne la construction d'un amphithéâtre anatomique, fonde cinq Démonstrateurs & cinq Adjoints, & pourvoit à tout ce qui peut illustrer cette école, jusqu'à faire un legs aux hôpitaux de cette ville, à condition qu'ils fournissent pour les dissections, des cadavres qu'un préjugé puérile, conforme en apparence & réellement contraire à l'humanité, rend souvent plus rares qu'il ne seroit à souhaiter pour le progrès de l'Anatomie. Mais pour faire voir que malgré son amour pour la Chirurgie, c'est le public même qu'il a eu principalement en vûe, il implore le secours de l'autorité royale pour empêcher ces deux Compagnies de détourner à des usages qui leur seroient particuliers, les biens qu'il leur a laissés. C'est ainsi que non content d'être utile à ses concitoyens pendant sa vie, il a voulu l'être encore, même après sa mort.

Il étoit philosophe naturellement & sans ostentation, mais de cette philosophie tempérée par un long usage du monde & de la Cour, & qui fait assaisonner la vérité, des graces de l'agrément. La pénétration & la finesse de son esprit étoient extrêmes, & sa conversation infiniment agréable. Tous ces avantages étoient couronnés par une qualité encore plus estimable, une sensibilité sans égale pour les misères des pauvres. Non seulement il secouroit volontiers de ses soins & de ses avis tous les pauvres malades ou blessés, mais encore il leur donnoit *gratis* tous les remèdes qui leur étoient nécessaires, & souvent même de l'argent; il faisoit plusieurs charités cachées, donnant des sommes assez considérables, par mois, par quartier, à plusieurs familles indigentes. Dès qu'on le savoit à la Terre, son château ne desemplissoit plus de malades qui y venoient de sept ou huit lieues à la ronde; il avoit même projeté d'y établir un hôpital dans lequel il comptoit se retirer pour y passer le reste de ses jours au service des pauvres, si

son âge ou ses infirmités ne lui permettoient plus de remplir ses autres emplois. Ce projet n'a point eu d'exécution ; mais par les dispositions qu'il a faites, le public a regagné d'un côté ce qu'il avoit perdu de l'autre.

Il souhaitoit fort qu'il y eût des Professeurs en Chirurgie dans les principales villes du royaume, & il a eu le plaisir de voir cet établissement fait à Rouen & à Marseille. Sa sagacité dans la connoissance des maladies, étoit étonnante ; un seul exemple suffira pour le faire voir : il se crut attaqué de la pierre en 1734, & fut fondé à deux différentes reprises, sans qu'on en trouvât aucun vestige : malgré cet examen, il persista dans son opinion, que l'ouverture de son corps a justifiée, on lui trouva dans la vessie une pierre de trois onces.

Sa réputation lui avoit acquis l'estime de presque tous les Souverains de l'Europe ; outre ceux dont nous avons parlé dans cet Eloge, le duc Théodore de Bavière, le roi de Prusse père du roi régnant, & l'électeur de Cologne, entrent dans la liste de ceux qui lui demandèrent des secours. Il répondit à leur confiance, en leur envoyant la santé, ou par ses consultations, ou par le même M. Houstet dont nous avons déjà parlé.

L'amour du bien public a été sa passion dominante, & pour terminer cet Eloge, en remettant sous les yeux toute sa vie en peu de mots, il a vécu utile à son Roi & à sa patrie, & est mort honoré de l'estime publique, & laissant après lui la réputation la plus flatteuse & la mieux méritée.



Éloge de François De La Peyronnie par Grandjean de Fouchy - Histoire de l'Académie royale
des sciences - Année 1747

ANATOMIE, MÉDECINE, CHIRURGIE
